

FEUILLETON

Au-dessus de l'Abîme

T. H. BENTZON

[Suite]

—Ma bonne Marthe, tu l'avais bien prévu, j'ai senti, si doux qu'il pût être, le collier de servitude, j'en ai souffert, et je le brise. Mais ce n'est pas pour te revenir, ce n'est pas non plus pour retourner à la tâche ingrate d'autrefois. Je m'expatrie, sans trop savoir ce que je vais chercher au delà de l'Océan, sans autre but en somme que d'alléger peut-être le fardeau de quelqu'un qui ne se soucie pas de moi, qui ne se doute pas de l'intérêt qu'il m'inspire, mais que je peux, sentant en moi des forces qui **tui manquent, servir, encourager, élever** au-dessus de lui-même.

—Tu vas te récrier et blâmer comme il faut cette folle aventure... Cependant, chérie, tu es sûre de moi, n'est-ce pas? Aucun de mes actes, tu le sais, ne dépassera jamais qu'en apparence les bornes de la morale commune. Les sacrifices dont je me sens capable sont de ceux que tu pourras approuver. Crois toujours en ton amie."

Et il était bien vrai que l'amour de l'inconnu, stimulé chez Françoise par un autre amour inavoué, formait tout de bon, avec lui, de l'héroïsme. Elle goûta au suprême degré l'intensité de la vie en posant le pied sur le pont du "Haarlem", qui allait l'emporter, ainsi que Max, loin de tout ce qui avait été pour l'un comme pour l'autre, à des titres divers, obstacles, entraves et occasions de souffrir.

Lorsque le dernier coup de cloche retentit, lorsque le navire se mit en mouvement, elle dit à son compagnon, avec une expression de singulière allégresse:

—Ne vous semble-t-il pas recommencer la vie, laisser à tout jamais

derrière vous la terre que nous avons connue? Moi, je crois m'envoler!

—Vous êtes brave, répondit-il en souriant. On le disait bien, là-bas : la femme nouvelle!

Et, une fois de plus, sa physionomie s'attrista. Il se souvenait des circonstances qui avaient accompagné ce mot le jour de leur promenade à Thollon.

Ce fut au tour de Françoise de sourire.

La femme nouvelle?... Qu'avait-elle à faire dans cet élan, vieux comme le monde, qui met la femme de tous les temps à la merci de ce qu'elle aime?

XII

Le "Haarlem" était un bateau assez vieux et très lent, mais d'une stabilité qui rendait douces les traversées à son bord. Il avait été primitivement construit, pour le transport des chevaux, avec toutes les précautions possibles contre les effets du tangage. C'était ce qu'on appelle un "cargo-boat". Accommodé depuis aux besoins d'un nombre peu considérable de voyageurs, il pouvait passer pour suffisamment confortable, sans aucune des recherches des grands paquebots modernes. Les vastes dimensions des cabines suppléaient au manque de luxe des salons. Pour qui tenait moins à arriver vite qu'à n'être pas trop secoué, le "Haarlem" n'avait pas son pareil.

Françoise, ayant du reste le pied marin, s'y trouva tout de suite comme chez elle. Malgré la fraîcheur d'un printemps qui confinait encore à l'hiver, la plus grande partie de ses journées se passait sur le pont, dans le calme que procure la contemplation de la mer. Tous ceux qui ont porté à bord une âme agitée ou de

grands chagrins connaissent la sensation d'apaisement que l'on éprouve devant cet infini au souffle régulier, puissant, infatigable, devant le soulèvement irrépressible des flots partis de si loin et que n'arrête aucun rivage, que ne brise aucun récif. Ils poussent leurs masses énormes avec une force paisible qui fait paraître faible et petit tout ce qui n'est pas eux. La nature entière à disparu, sauf l'eau et le ciel, l'une servant de miroir à l'autre, les nuages projetant, du matin au soir, de grandes ombres et de longs frissons sur les vagues, tour à tour obscurcies et lumineuses, qui, la nuit, roulent le clair de lune dans leur sein argenté. Il n'est plus question du sol auquel semble attachée la pauvre espèce humaine. Sans doute, après la mort, entre notre dernier souffle et le réveil sur une nouvelle plage, nous aurons l'impression de détachement absolu, d'oubli profond et reposant, que procure une traversée. Telles étaient les pensées de Françoise, et elle en faisait part à son compagnon, rasséréné comme elle.

—Rien ne nous empêche de nous croire dans l'arche, disait-elle gaie-ment. Nous voguons sur les débris d'un monde submergé, séparés à jamais de ce qui, jusqu'à cette heure, était pour nous la vie. Je ne regrette pas la mienne.

Max n'avait pu s'arracher aussi vite au supplice qui avait fait de lui la victime expiatoire des fautes paternelles; mais du moins les journaux ne le poursuivaient plus, il n'entendait plus les propos du monde, répétés, envenimés; il ne faisait plus l'expérience quotidienne de la lâcheté des uns et de la dureté des autres; l'écrasant fardeau sous lequel il ployait, tous ces derniers mois, était resté au rivage. Pauvre, mais personnellement sans reproche, il pouvait se redresser, aspirer à pleine poitrine un air pur, guérisseur de tous les miasmes qui, au moral et au physique l'avaient empoisonné. La société dont il était exclu lui devenait de plus en plus indifférente; elle lui apparaissait de loin comme un groupement d'atomes faciles à